

# IAIN LEVISON

## Arrêtez-moi là !



LIANA LEVI

Extrait de la publication

# 1

Ce mardi-là je vais à l'aéroport en fin d'après-midi. Juste après six heures, quand ceux qui voyagent pour affaires ont l'habitude de rentrer. Il y a d'ordinaire une longue file de taxis à la station, tous les chauffeurs le savent, et s'il y a plus de taxis que de clients, vous pouvez attendre là pendant des heures pour rien. C'est pour ça qu'en général je laisse tomber l'aéroport et la gare, et que je ne vais plus à la gare routière depuis des années (si ces gens-là avaient de l'argent pour un taxi ils n'auraient pas pris le car), mais ce soir je me sens en veine.

Et j'en ai. La circulation est fluide, et il n'y a que deux taxis devant moi à la station. L'un des chauffeurs est Charlie White, qui a probablement passé tout l'après-midi là, rien que pour pouvoir être le premier aux arrivées. Charlie conduit depuis trente ans, et sa philosophie est qu'une grosse course vaut mieux qu'une douzaine de petites. Dans les années quatre-vingt il a fait une course de l'aéroport Fort Worth de Dallas jusqu'à Waco, plusieurs centaines de dollars plus le pourboire assorti. Depuis, il traîne à l'aéroport.

Un plein avion de cadres supérieurs sort par les portes automatiques, chacun traînant sa mallette à roulettes. Je réfléchis à l'évolution des styles de bagages quand j'entends ma portière s'ouvrir. Je me retourne et vois une

jolie blonde en tailleur marron clair. Je hume un parfum de luxe.

Elle me demande: «Vous connaissez Westboro?»

– Ouais, je connais. » Je sais que c'est à une demi-heure au moins. Ça devrait faire dans les soixante dollars. Je vois Charlie démarrer et je me demande si sa longue attente lui a procuré une aussi bonne course. La plupart des voyageurs ne vont que jusqu'à un hôtel du centre.

Elle jette sa mallette sur le siège, monte, et me donne l'adresse. Puis, comme tout le monde, elle sort son portable.

Les portables ont changé la vie des chauffeurs de taxi. Autrefois, ils devaient faire abondamment la conversation. Désormais ils doivent écouter celle des autres. On dirait qu'aucun individu n'est capable de tenir cinq minutes dans un taxi sans appeler un être aimé pour lui dire qu'il est dans un taxi. «Trésor... qu'est-ce que tu es en train de faire? Ah bon? Je suis dans un taxi... » Les courses doivent être beaucoup plus intéressantes que je l'aie toujours cru, puisque tout le monde se sent obligé d'en parler.

Je jette des coups d'œil vers elle dans le rétroviseur pendant qu'elle appelle ses enfants. Elle dit gaiement: «Maman sera là dans une demi-heure à peu près», puis elle pose quelques questions sur l'école. Je devine qu'elle a de la poigne, en tant que mère et dans son métier, quel qu'il soit. Je suis sûr que c'est elle qui fait la loi chez elle. Sa voix est ferme et pleine d'assurance.

Elle raccroche pour un autre appel, et cette fois sa voix est plus douce. «Oui. Un vol sans histoire. Aucun retard. » Elle essaie de parler encore plus bas, comme si je l'observais avec curiosité au lieu de regarder devant moi et de surveiller la route. Si elle appelait son mari, pourquoi se donner ce mal? Cette relation-là, elle veut la garder

secrète, mais si même un chauffeur de taxi peut le deviner ça signifie probablement qu'elle est débutante dans le monde de l'infidélité. Je me demande si c'était vraiment un voyage d'affaires. Avant qu'elle termine la conversation, sa voix est devenue inaudible.

Elle referme son portable, le remet dans son sac, s'adosse au vinyle noir et regarde la route.

«Vous êtes américain», dit-elle au bout d'un moment. Elle a regardé ma licence.

«Oui, madame.» Il y a tellement de chauffeurs de taxi qui viennent aujourd'hui du Moyen-Orient ou d'Asie que beaucoup de gens font la remarque. Le commentaire suivant contient généralement l'expression «foutus étrangers», mais cette dame est trop distinguée pour ça.

«Il y a des siècles que je ne suis pas tombée sur un chauffeur américain. Je ne savais pas qu'il en restait.

– Je vous donnerai ma carte.» Quand elle dit que je suis américain, en réalité elle veut dire que je suis blanc. Elle en est contente. Si nous avons le choix ne choisissons-nous pas tous de nous entourer de gens qui nous ressemblent le plus? Je glisse ma carte par la fente de la séparation en Plexiglas et elle la prend. On se sert de ce qu'on a.

Nous roulons un long moment en silence, et quand je quitte l'autoroute nous tournons dans Westboro. Plus d'usines, de derricks et de pipe-lines, plus de bruits divers de semi-remorques, de trains et de jets. À quelques pâtés de maisons de la sortie, il n'y a plus que des rues tranquilles bordées d'arbres. Je passe lentement devant un couple assis à l'ombre d'un orme à la terrasse d'un café. Un peu plus loin il y a un jardin public où des enfants jouent sur des balançoires. Après le jardin, les maisons deviennent nettement plus grandes et plus isolées les unes

des autres, les allées plus longues, et toutes les voitures qui y sont garées sont grosses et étincelantes.

«C'est la troisième maison plus loin, dit-elle. Vous pouvez entrer dans l'allée.»

Devant sa maison il y a un jardin de la taille d'un terrain de football avec deux chênes bien entretenus à chaque extrémité d'une allée en fer à cheval. Je m'arrête directement devant sa porte d'entrée, et quand elle voit le prix au compteur, cinquante-huit dollars, elle jure.

«Oh zut!» Elle fouille dans son sac. «Je n'ai que cinquante sur moi. Entrez donc une seconde, je monte chercher de l'argent.

– Merci. Vous permettez que j'utilise vos toilettes?» Je suis assis dans ce maudit taxi depuis au moins cinq heures d'affilée et mes jambes sont un peu engourdis. Je garde sous le siège du passager une bouteille de lait pour pisser pendant mon service – petite information que je cache à tous les clients payants – mais elle ne me sert qu'en cas d'urgence. Si l'occasion se présente d'éviter d'y recourir, j'en profite.

Quand je descends de voiture, mes deux ou trois premiers pas sont incertains, jusqu'à ce que mes muscles se réveillent. Je propose de lui porter son bagage mais elle me signifie d'un geste de n'en rien faire, sort ses clés et ouvre la porte. En entrant, je suis frappé par la vague d'air frais de la climatisation et l'odeur fraîche et propre des boiseries en érable.

«La salle de bains est juste là», dit-elle en indiquant une porte à côté de la cuisine. Elle monte l'escalier en spirale recouvert de moquette. «Je reviens dans une seconde.»

Je vais dans la salle de bains, ravi de l'air frais et du silence de cette riche demeure, c'est un tel contraste avec le

vrombissement permanent et la chaleur du taxi. Je me regarde dans la glace. J'ai les yeux chassieux, l'air fatigué et une barbe d'un jour. Je ne me serais pas laissé entrer chez moi. Après avoir utilisé les toilettes je me lave les mains et me passe de l'eau sur la figure. À présent je ne me vois plus que fatigué et mouillé. Au moins, je ne travaille pas demain.

Je tire la chasse et quand je retourne dans le vestibule elle n'est pas encore redescendue. Je l'entends parler au téléphone en haut, et ce n'est pas la voix douce de sa dernière conversation en voiture. Cette voix est aiguë, tendue, agressive. Quelqu'un l'a contrariée. Je l'entends traverser la pièce au-dessus de moi en criant presque.

Je jette un coup d'œil au rez-de-chaussée. Une cuisine de la taille de mon appartement avec un gros billot de boucher est éclairée par une baie vitrée donnant sur l'étendue apparemment infinie du jardin derrière. J'aperçois un patio où les meubles sont plus confortables et plus chers que mon canapé. À ma droite, derrière l'escalier, une salle de jeux, le sol jonché de jouets. J'y entre en veillant à ne pas déranger les jouets et je remarque une ligne bleue caractéristique en haut des vitres.

Il y a douze ans, avant d'être engagé dans la compagnie de taxis, je posais des fenêtres chez Pierson Home Improvements, et je reconnais là un de leurs produits. Toutes leurs fenêtres avaient une fine ligne bleue sur la partie supérieure du cadre. Je me souviens que, chaque fois qu'il terminait un travail, le propriétaire, Paul Pierson, imprimait un petit «PP» en bas à l'intérieur du cadre, et comme le châssis est déjà déverrouillé, je le relève un peu pour vérifier la présence des initiales. Elles n'y sont pas et je redescends le châssis. Un des employés de Pierson a dû la poser, ou bien Pierson a abandonné son habitude. Qui

sait? Je retourne sur mes pas et j'attends près de la porte d'entrée.

Si j'ai appris quelque chose de tout ça, c'est qu'il ne faut jamais toucher aux fenêtres des gens.

La femme qui est là-haut affirmera plus tard que ses fenêtres étaient toujours verrouillées. Toujours. Elle était une maniaque de la sécurité à son domicile, dira-t-elle. Elle le déclarera sous serment devant un juge.

Une autre chose que j'ai apprise c'est que tout le monde ment, même les mères éplorées.

Au bout d'un moment j'entends la femme se mettre à crier au téléphone et raccrocher. Elle claque une porte et descend l'escalier si vite que j'ai peur qu'elle glisse et tombe. Bien qu'elle soit encore impeccablement habillée elle est pieds nus à présent et court comme une gamine.

« Désolée de vous avoir fait attendre, dit-elle en me tendant un billet de cinquante qui en enveloppe un autre de vingt. Je cherche de la monnaie dans ma poche mais encore une fois elle fait un geste de la main pour m'en empêcher. « Gardez la monnaie, je vous en prie.

– Merci. »

Je me retourne pour partir et elle dit: « Soyez prudent au volant.

– Vous aussi. » C'était un réflexe. Je remonte dans mon taxi avant que la stupidité de ma réponse fasse son chemin.

Je retransverse Westboro, je repasse devant les ormes et les cafés et me retrouve sur l'autoroute dans la chaleur et le bruit.

Ne touchez jamais aux fenêtres des gens. Tout le monde ment.